

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qu'il me plaît, je vis comme je peux et j's meurs quand il le faut.*

[ VOL 5.      QUEBEC 12 OCTOBRE, 1844,      No. 36. ]

## Mélanges Littéraires.

PIERRE.

*Suite et fin.*

Marie était une femme bien faite, fière de ses cheveux noirs et de sa peau blanche que le Titien eût aimé à peindre. Ses yeux étaient pleins de feu. Elle était vive et gracieuse, d'un caractère vif et opiniâtre; elle avait déclaré dès l'abord que Pierre lui plaisait; et qu'elle n'épouserait jamais que lui. Sa vieille mère, qui l'avait maudite le jour où elle l'avait abandonnée pour aller trouver son amant, refusa toujours de consentir à cette union. Deux années se passèrent assez heureuses. Mais A. N. quitta la France pour l'Italie, les parents de Marie s'obstinèrent dans un refus qui déshonorait leur fille. Jacques le singe devenait triste et grondeur; il vieillissait. Marie, qui en avait toujours eu peur, le détesta dès que Pierre lui eût répondu, un jour où elle voulait se débarrasser du vilain animal, que Jacques ne le quitterait jamais. Huit ou neuf mois se passèrent. Marie devenait capricieuse, pleurait souvent, s'ennuyait. Un soir Pierre rentre. Il la trouve en larmes.

Monsieur, lui dit-elle, vous aurez à choisir entre votre singe et moi: la vilaine bête m'a mordue; et je ne resterai certainement plus avec vous s'il y reste, lui.

Vous savez, Marie, répondit Pierre, qu'il a été mon plus fidèle ami; que dès que je m'éloigne, il est malade; enfin qu'il m'a nourri longtemps de son travail; eh! bien, Marie, vous saurez en outre que l'amour ne me fera jamais manquer aux devoirs de la reconnaissance et de l'amitié. Mon singe n'est qu'un prétexte, depuis plusieurs mois vous ne m'aimez plus; mon Dieu! vous êtes libre de me quitter, si vous l'avez résolu, Marie.

Marie ne répondit pas. Elle pleura toute la nuit. Au matin, Pierre sortit un instant; à son retour il ne la trouva plus.

Un billet était sur sa cheminée, il l'ouvrit et y lut:

"Il n'est que trop vrai, Pierre, que je ne vous aime plus; vous m'avez préféré votre singe et vous avez bien fait. Adieu.

Soyez heureux: oubliez-moi

MARIE."

Pierre fut foudroyé ; il alla en chancelant jusqu'à son secrétaire, y prit de l'argent, et sortit. D'informations en informations il arriva le soir à un bureau de diligences. Le matin même une jeune femme qu'il reconnut à son signalement, était partie pour Lyon. Il partit aussitôt pour Lyon, et depuis plusieurs jours il y cherchait Marie, lorsqu'un matin il se trouva face à face avec elle. Elle donnait le bras à un fort bel homme. Marie rougit légèrement et salua Pierre :

J'éprouve, lui dit-elle, le plus vif plaisir à vous rencontrer, monsieur Pierre : depuis que je suis chez ma tante, je n'ai pas vu figure que je connaisse, et les amis de mon père sont, veuillez le croire, plus encore pour moi que des connaissances ; aussi, si les affaires qui vous ont amené doivent vous retenir encore quelques jours, j'oserai vous prier d'assister à mon mariage, il se fait demain . . .

Votre mariage ! fit brusquement Pierre.

Oui, mon mariage, reprit Marie, arrêté depuis un an avec mon cousin que voici. Viendrez-vous ?

J'y serai, répartit Pierre, et il la salua.

Voilà un homme singulier, s'écria Georges, le cavalier de Marie, lorsque Pierre leur eût tourné le dos :

Il a eu de grands chagrins, dit Marie, et vraiment, bien que je l'ai prié, je désirerais presque qu'il ne vînt pas . . .

Pierre, arrivé à un détour de la rue qu'il avait parcourue fort rapidement, se retourna, et regarda Marie jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue. Tout le reste du jour il sembla ivre. Le lendemain il se rendit à l'église, la noce y était ; la jeune femme, impassible, polie, le présenta à son mari, à sa tante, à tout le monde, comme un ami de son père. Pâle comme la statue du Commanneur, Pierre ne pouvait que saluer sans parler ; il croyait rêver ou assister à une infernale comédie. Le prêtre célébra la messe ; et, lorsqu'elle fut finie, Pierre suivit la foule machinalement.

On monta en voiture. Il fut placé dans celle de Marie. Il ne cessait de la regarder avec des yeux hagards. La jeune femme commençait à être embarrassée ; elle sentait son sang-froid l'abandonner.

Et Jacques, dit-elle après une question à laquelle son ancien amant n'avait pas répondu, et Jacques, qu'est-il devenu ?

A ce mot de Jacques, Pierre avait enfoncé la portière de la voiture, et il était déjà à son hôtel que les nouveaux mariés n'étaient pas revenus de leur surprise. Une chaise de poste, dans laquelle il s'alta, l'emporta ventre à terre vers Paris.

#### IV

Mon Dieu ! disait Pierre en galopant sur la route, je n'arriverai jamais à temps. Postillon ! plus vite, plus vite . . . je double, je triple les guides . . . Il sera mort ! . . . Jacques mort de faim . . . tué par moi ! . . . Mon Dieu, mon Dieu ! . . . cette femme me laissera seul sur la terre avec mes remords . . . Non, c'est impossible . . . Oh ! non, Jacques n'est pas mort, non . . . Mais depuis neuf jours ! neuf jours ! . . . lui vieux . . . Oh ! ces neuf jours auront brisé toute sa vie . . . Postillon, brûle le pavé . . .

Ce fut en vain, Pierre arriva trop tard. Jacques était mort dans les angoisses de la faim. Pierre le trouva sur le plancher froid et raide, mort cependant depuis douze heures au plus. Pierre ne poussa qu'un long soupir. Il avait reçu, en entrant chez lui, une lettre timbrée d'Italie, qui portait un cachet noir. Il l'ouvrit d'une main ferme ; cette lettre lui apprenait le suicide de son protecteur Adolphe N . . . Il la lut deux fois, puis tomba évanoui. Je fus appelé. Lorsqu'il revint à lui, il était fou ! Je le plaçai dans une maison de santé : je réalisai la petite fortune qu'il avait acquise par son travail. Quelques lueurs de raison ayant reparu, il se retira dans le bourg où nous tous sommes rencontrés une dernière fois.

Il y a peu de temps, cet homme est mort entre mes bras, me laissant, à trente ans, un corps plus usé que ne l'est le mien à soixante et onze.

Il est vrai que Dieu m'a fait la grâce de ne jamais aimer.

J. DE MONTDEVRAND.

### NAPOLÉON EN CAMPAGNE.

On ne savait jamais à l'avance, dans le palais impérial, ni la semaine, ni même le jour où Napoléon quitterait sa résidence pour aller prendre le commandement de ses troupes : il fallait que tous les officiers civils et militaires de sa maison fussent prêts à le suivre à l'instant même, car il n'avertissait ceux qu'il voulait emmener avec lui que quelques heures seulement avant le départ ; et comme on ne connaissait pas plus le lieu où l'on se rendait, chacun attendait patiemment que le grand maréchal eût transmis les ordres de l'empereur. Ces ordres une fois donnés, les préparatifs du voyage étaient bientôt faits : on était toujours prêt à suivre Napoléon au bout du monde, s'il l'avait ordonné.

Il partait de préférence, à Saint-Cloud, au milieu de la nuit ; une ou deux heures du matin était le moment qu'il choisissait. Il montait alors en voiture, accompagné seulement du grand-maréchal ou du grand écuyer, et franchissait, avec la rapidité de l'éclair, un espace de près de 150 lieues en moins de trente-six heures. Aussi quelques-uns de ceux qui devaient le rejoindre restaient-ils en arrière, ou n'arrivaient-ils souvent au grand quartier général que le lendemain d'une victoire, ou même lorsque la campagne était achevée : "Il est bien temps d'arriver, ma foi ?" disait alors Napoléon au retardataire ; heureusement, monsieur, qu'on a pu se passer de vous."

Tout ce qui se faisait au quartier général s'exécutait aussi à l'improviste, et cependant tous ceux qui en faisaient partie devaient être sur-le-champ prêts à remplir la tâche qui pouvait leur être imposée par la nature de leurs fonctions ou de leur rang. Des moments de repos inattendus, des départs précipités, le changement des heures fixées, celui des routes et des séjours se succédaient actuellement.

Il arrivait souvent que la marche de l'armée était retardée de plusieurs heures, quelquefois même d'une demi-journée, parce que Napoléon travaillait avec le duc de Bassano ou qu'il dictait à ses secrétaires ; mais à ces mots : "Allons, la voiture ! à cheval, messieurs ?" prononcés par l'empereur d'un ton sec et bref, tout le monde se mettait en mouvement comme poussé par une puissance électrique, et ce n'était que dans cet instant que l'on avait connaissance du lieu où on devait séjourner. Le grand-maréchal, en son absence le grand-écuyer ou le major-général, montait dans la voiture de l'empereur ; quelquefois ils s'y installaient tous les trois ensemble. Un des aides-de-camp de service à cheval se tenait à la portière gauche de la voiture, l'écuyer de service à la portière droite ; les autres aides-de-camp, les écuyers, les officiers d'ordonnance, les pages, des piqueurs tenant en laisse des chevaux de main, le mameluck Rustan et les domestiques de la suite accompagnaient la voiture. Tout ce monde était immédiatement suivi d'une escorte de vingt-quatre chasseurs de la garde (les guides) commandée par un officier ; on se précipitait ainsi comme un ouragan ; on allait toujours au grand trot la nuit comme le jour, on parcourait ainsi jusqu'à huit, dix et même douze lieues d'un seul trait. Ceux qui étaient forcés de suivre ce tourbillon, pendant la nuit surtout, étaient, comme on doit bien le penser, assez mal à leur aise. Là où la route était étroite, ils couraient, pour ainsi dire, les uns sur les autres, avec une ardeur, un zèle qui avait quelque chose de brutal et de sauvage ; malheur à celui qui n'était pas excellent cavalier ou parfaitement sûr de sa monture, parce que, en tombant, le moindre risque qu'il avait à courir était de se faire broyer sous les pieds des chevaux que leurs cavaliers n'auraient point arrêtés pour une semblable

vétille. On se pressait, on se précipitait pendant la chaleur, au milieu de la pluie, sur le verglas, à travers la neige, la poussière ou le brouillard, pour être toujours à la portée de la voix du maître ou pour obtenir un de ses regards. Ceux qui se trouvaient le moins gênés étaient l'officier d'ordonnance, le page, le piqueur et les deux chasseurs qui précédaient la voiture de cinquante ou soixante pas environ ; ceux-là, dis-je, n'avaient à craindre que d'être gourmandés, parce que, les postillons réglant leur train sur l'allure de leurs chevaux, Napoléon trouvait qu'ils n'allaient jamais assez vite. "Ils vont comme des poules mouillées ? s'écriait-il en frappant des poings sur les côtés de sa voiture, nous n'arriverons jamais !" puis, abaissant une des glaces de devant, il passait la tête par la portière et s'adressait lui-même aux postillons :

"Allons donc ! allons donc, vous autres ! est-ce que vous dormez ? vous n'avancez pas, allongez donc !"

Lorsque Napoléon s'arrêtait, toute la suite faisait de même et descendait de cheval, excepté les chasseurs de l'escorte, qui restaient en selle. Si l'empereur descendait de voiture, quatre guides mettaient pied à terre, accrochaient la bayonnette au bout de la carabine, présentaient les armes et se tenaient autour de lui dos à dos ; mais aucun des officiers de la suite ne bougeait de place, à moins que l'empereur ne le permit en disant : "*Hors de selle, messieurs !*" Il sortait de voiture, lorsqu'il voulait respirer le grand air ou monter une côte à pied. Lorsqu'il voulait observer l'ennemi, à l'aide de sa lorgnette, le nombre de guides qui servaient de jalons était doublé, le carré dans lequel Napoléon se tenait s'élargissait d'autant et avançait, avec lui, selon ses mouvements, mais toujours à une distance de vingt-cinq ou trente pas. Lorsque les objets qu'il voulait reconnaître étaient par trop éloignés, le page de service, porteur de la longue-vue, la lui présentait sur sa demande ; l'empereur la posait sur l'épaule de ce dernier, et faisait ainsi ses observations. Cette nouvelle espèce de chevalet ne conservait pas toujours toute l'immobilité désirable, aussi l'empereur disait-il à ce page, d'un ton de gaieté mêlé cependant d'un peu d'impatience : "Tiens-toi donc, ne bouge donc pas . . . Ah ça ! monsieur, voulez-vous me faire l'amitié de rester un moment tranquille, si cela se peut." Et puis, lorsqu'il était las d'avoir fait poser son page, ou fatigué de regarder, parce que le plus souvent il n'y avait rien à voir, il remettait sa longue-vue aux mains du page, en lui donnant sur la joue un petit coup du revers de la main, comme pour le remercier de son obéissance et peut-être bien de la patience qu'il avait montrée.

Dans une circonstance semblable, c'était, je crois, la veille ou l'avant-veille de la bataille de Lutzen, l'empereur poussant une reconnaissance, croit remarquer au loin, quelque chose qui lui semble extraordinaire.

—Monsieur, dit-il à celui des pages qui était le plus près de lui, piquez des deux allez reconnaître ce que je vois là-bas et revenez vite, je vous attends ici.

Aussitôt le page enfourche son cheval et le prend si vivement que cavalier et monture roulent bientôt l'un sur l'autre. C'était au commencement du mois d'avril, il avait beaucoup plu la veille, le terrain était glissant. L'empereur fit un *ah !* provoqué par la crainte que le page ne se fût tué ; mais le voyant se remettre en selle aussitôt et courir de plus belle : "Le petit diable ! s'écriait-il, un autre se serait cassé bras et jambes ; mais lui, bah ! c'est une balle élastique."

*La fin au prochain numéro.*

## LES DEUX SŒURS SIAMOISES.

FABLE.

Un jour il naquit deux jumelles :

Le monde les trouva si belles,

Qu'il voulait vivre sous leurs lois.

Telles que ces deux Siamois,

Que tout Paris a vus, ces deux sœurs étaient nées

Par un lien vivant l'une à l'autre enchaînées.

Tant qu'on respecta ce lien

Qui les joignit, tout alla bien ;

L'indépendance un jour, d'une main téméraire,

L'osa couper. Depuis lors, sur la terre,

La plus faible des sœurs ne fit que dépérir ;

Elle pâlit, languit, et le monde en alarmes

Vit avec désespoir se flétrir tous ses charmes.

En vain on eut recours au grand art de guérir :

Un sang décoloré circulait dans ses veines.

Pour tous évidemment sa fin était procheaine,

Quand à sa sœur, par sa première chaîne,

On parvint à la réunir.

Aussitôt la fraîcheur de sa naïve enfance,

De son âge viril la force et la beauté

Reviennent avec la santé :

Elle renaît à l'existence.

Si de ces sœurs vous demandez le nom,

Celle dont quelque temps en danger fut la vie,

Celle-là, c'est la Poésie,

L'autre, c'est la religion.

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 12 OCTOBRE, 1844.

Mr. Neilson que tout le monde *représentait* comme ne devant pas se *représenter* a fait hier son apparition dans les journaux. Mieux eût valu jamais que tard.

On assure que Mr. Neilson aurait pu monter au conseil législatif. Le Nestor a-t-il donc oublié ce proverbe qui dit qu'il vaut toujours mieux sortir d'une maison par la porte que par la fenêtre ?

Quelqu'un disait ! Quel *intérêt* a donc Mr. Neilson à être malade ? Ce mot pour être renouvelé de Talleyrand n'en est que plus applicable.

Le *Canadien* voudrait-il bien nous dire de combien de paroisses se compose la paroisse de Charlesbourg? La députation de Mr. Neilson était sortie de là toute entière.

Mr. Glackemeyer *dément* le *Journal de Québec*, qui avait annoncé la candidature de ce Monsieur pour Rimouski. Comme un démenti en vaut bien un autre, l'opinion publique *dément* à son tour les éloges outrés que le Journal en question prodiguait à Mr. Glackemeyer dans cette circonstance.

Ah ! une idée ! Mr. Glackemeyer s'est peut-être fâché tout rouge parcequ'il a pris les compliments de notre confrère pour autant d'ironies ? Voilà ce qui s'appellerait se faire justice !

Quelqu'un disait l'autre jour au sujet des élections qu'il était singulier de voir que Mr. Glackemeyer n'a encore été élu nulle part. Cette homme *joue* de malheur avec tout le monde ajoutait-on. — Ma foi tant pis, reprit un autre, c'est sa faute ; son malheur vient d'avoir *joué* tout le monde.

Ceux qui seraient desirieux de connaître les opinions de Mr. Neilson sur le gouvernement responsable, et savoir jusqu'à quel point il entend se lier vis-à-vis de son comté et vis-à-vis du pays n'ont qu'à lire, relire et méditer l'adresse suivante dans laquelle les opinions, les principes et les idées du candidat sont exposés avec sa bonne foi, sa candeur et sa franchise accoutumées :—

#### AUX ELECTEURS DU COMTÉ DE QUÉBEC.

**M**ESSIEURS,— J'ai l'honneur de vous informer que j'ai consenti encore une fois à me porter Candidat pour la représentation du comté à la prochaine Election, et maintenant je sollicite respectueusement les suffrages des Electeurs en général.

Si ma santé le permet, j'aurai le plaisir de vous rencontrer à Charlebourg mercredi 16 du courant, à midi, qui est le temps fixé pour l'Election.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre-très humble et

Très-obéissant serviteur

J. NEILSON.

Québec 10 Octobre 1844.

Le bonhomme vit encore ! Avec un programme de cette force-là un représentant peut voter sans craindre de forfaire à son mandat.

Les canadiens qui ont sourdement travaillé comme des negres pour faire élire Mr. Black contre la volonté du peuple qui veut exprimer une opinion claire sur la question que sir Charles Metcalfe pose au pays par les élections qui approchent, ont été baptisés du nom de *Blackmen*.

On assure que des braves habitants de Charlebourg ont mis ces jours derniers leurs chevaux sur les dents à force de courir à la recherche de partisans pour Mr. Neilson. Pauvres bêtes !

Il n'y a pas un seul ministre maintenant au siège du gouvernement; tous courent les comtés à la recherche d'électeurs. Du reste personne n'est surpris de voir un ministère soutenu par Mr. Barthe et présidé par Mr. Viger battre la campagne.

L'*Aurore* dit que Mr. Barthe est sûr de gagner son élection. Beau dommage s'il gagne ses électeurs!

On dit que Mr. Barthe se propose de prendre une grande part à la discussion de la liste civile. S'il ne prend grande part qu'à la discussion le public n'aura pas grande chose à dire.

La vieillesse était en grand honneur chez les Lacédémoniens. Apparemment que ces braves gens n'avaient pas de Neilsons ni de Vigers.

On dit que des marchands ont fait dernièrement banqueroute pour avoir acheté trop d'étoffes à couleurs changeantes; le peuple s'exposera au même malheur s'il se munit de marchandises de ce genre-là. On sait qu'on appelait jusqu'ici *gorge-de-pigeon* les couleurs qui varient selon le jour qu'il fait; on a changé ce nom-là depuis peu et on l'a remplacé par celui de *politique-Neilson*.

Mr. Viger a fait donation à Mr. Barthe d'une maison qui le qualifie. L'acte n'est pas écrit sur papier *timbré*; cela ne fait rien: le donateur et le donataire le sont assez.

Les élections de Montréal seront délicieuses d'après les signes qu'on découvre dans l'atmosphère tourbillonnante et nuageuse des journaux. On dit que les partisans des libertés populaires ont engagé les ouvriers du canal de Laclaire à leur prêter le secours éloquent de leurs bâtons et que les amis du gouvernement paternel de Sir Charles Metcalf se proposent de faire assommer leurs adversaires par tous les matelots, qui entendent le gouvernement responsable comme on le pratique à bord des frégates de sa Majesté. Ce sera une lutte magnifique sous un point de vue britannique et boxeur.

Montréal est à la tête de la civilisation.

Le *Journal de Québec* a fait l'éloge pompeux de Mr. Glackemayer et celui-ci a pris tout cela pour des sottises. Ma foi il n'a pas bien tort.

Par les élections générales qui approchent beaucoup de membres de l'ancien parlement perdront leurs places, selon toute apparence. Cela n'empêchera pas que beaucoup de ceux qui les remplaceront dans le nouveau y seront déplacés.

On dit que Mr. Daly est maintenant dans le comté de Megantic où il essaie, assure-t-on d'acheter le plus grand nombre de voteurs... pour les revendre en-



suite à meilleur prix. Il paraît que trois fameux spéculateurs, Messieurs Daly, Lloyd et Clapham se proposent de trafiquer sur les bipèdes de ce comblant comté qui se donneront au plus haut et dernier enchérisseur; voilà ce qu'on pourra bien appeler une folle enchère.

L'élection de Messieurs Aylwin et Chabot pour la ville de Québec est désormais assurée; On peut en dire autant de celle de Mr. Chauveau pour le comté. Ce sera nous pensons, le plus formidable des soufflets administrés à l'administration du paternel despotisme.

A une assemblée électorale tenue récemment, un des orateurs demandait si le Monsieur Neilson qui va se présenter au comté est celui de 1825, ou celui de 1829 ou celui de 1834 ou celui de 1838, ou celui de 1840. Nous croyons nous, que c'est le monsieur Neilson de 1834; car c'est celui-là qu'on a déjà mis à la porte.

## Election.

LES ELECTEURS de cette ville sans distinction d'origine et favorables au gouvernement responsable sont priés de se réunir sur le marché St. Paul, au Palais. DIMANCHE, 13 courant, A L'ISSUE DES VÉPRES afin de faire choix de candidats pour l'Election de Québec.

Québec 13 Octobre 1944.



# G. Futvoye,

Encanteur, Courtier

Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON ET SALLE DES FRANCS-MACONS (AU CHIEN D'OR

Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

*Ce Journal s'imprime et se publie par*

**N. AUBIN,** REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, - QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros. — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.